



Extrait de la troisième lettre du Père Théodore, à Jérusalem

+
M

Lettre de notre Bon Père à ses chères filles de Notre Dame de Sion à Paris

Jérusalem 8 novembre 1858

[...] Aussi je ne sors pas de Jérusalem. J'ai renoncé à me joindre à diverses caravanes qui m'offraient de les accompagner dans leurs pieuses excursions. Je n'aime pas les pèlerinages qui dissipent l'esprit, et je ne suis pas d'humeur à chercher loin de moi des contentements que je goûte au lieu même où je me trouve.

Plus heureux que Moïse, je suis entré en terre Sainte, et du haut de la montagne, je contemple le Jourdain, le Midi et le Nord ; je traverse les déserts et la Mer Morte ; et je touche de mes regards les riches montagnes de Moab et de Basan. Tout cela est grandiose, mais ce qui remplit l'âme, c'est l'abondance des souvenirs sacrés qui se rattachent à chaque point de vue.

Mon sanctuaire de prédilection, là où j'aime à me reposer et où je ne puis entrer sans verser des larmes, c'est la mystérieuse église qui enferme le Calvaire avec le St Sépulcre taillé dans le roc. On y voit, à côté du rocher fendu, l'endroit même où était planté la croix ; la place où se tenait Marie, entourée des filles de Sion ses compagnes ; la place où les soldats romains se partageaient les vêtements ; et tout près de là, en descendant une pente rapide, le Saint Sépulcre qui exhale perpétuellement un divin parfum. [...]

Mais lors même que l'histoire locale n'eût point conservé scrupuleusement chacun de ces souvenirs, les pierres parleraient elles-mêmes, tant il est vrai que dans chaque lieu saint on éprouve quelque chose d'analogue au mystère qui s'y est accompli. Si on vous conduisait les yeux fermés au Calvaire, et sans que personne ne vous expliquât les sanglants mystères qui y ont été accomplis, votre cœur se serrerait instinctivement, douloureusement, et vous n'auriez besoin d'aucune parole pour vous instruire... Mais au St Sépulcre, on éprouve un sentiment contraire. L'âme, saisie dans sa totalité, en entrant dans ce roc, se dilate, s'épanouit, verse des larmes d'amour, et se sent comme ressuscité. On dirait d'ailleurs, quand on considère ce qui se passe dans cette incomparable église, que Jésus-Christ est mort hier et qu'il vient à l'instant même de briser son tombeau. Ce ne sont pas des cérémonies commémoratives ; mais ce sont les mêmes faits, les mêmes actes, qui toujours se renouvellent et se perpétuent sous la même forme et avec la même physionomie, tous les jours sans interruption, comme au temps de J.C.

C'est ce qui frappe le plus à Jérusalem, surtout dans la vaste enceinte au St Sépulcre. Il y règne un mouvement dont vous n'avez pas idée. Ce sont des soldats infidèles qui gardent les portes. Quand les portes sont closes, heureuse l'âme solitaire qui s'est laissée enfermer pendant la nuit sous les voûtes sombres et solennelles ! A peine si dans les premiers instants d'une si profonde solitude, on ose respirer ou regarder autour de soi. On se fonde en quelque sorte dans un silence qui peu à peu s'anime et reproduit les dernières scènes de l'Evangile. Le Golgotha est désert ; il est enveloppé de ténèbres ; Jésus Christ exhale ses dernières paroles ; le centurion fait couler le dernier sang ; la terre tremble ; les sépulcres s'ouvrent ; les morts apparaissent ; on entend des cris déchirants ; quelque moine solitaire vient encenser les autels au son d'un grelot ; on est saisi d'un saint effroi. Arrive Madeleine, pâle, mais pleine de courage. Priez à genoux. Elle semble ne rien voir ; elle ne s'aperçoit même pas qu'on la regarde. Elle n'est occupée que de son parfum ; c'est le baume de l'amour. Mais les autres Marie, et les anges, et S Jean, et St Pierre, plus empressé que les autres et tout haletant, et Joseph d'Arimathie, et successivement plusieurs personnages, jeunes ou vieillards, viennent se grouper autour de vous ; et l'on ne voit plus où l'on est, ni dans quel temps on vit ; on se demande si on est encore sur la terre ; ou bien, si, ayant vécu autrefois, on est revenu au monde comme ces autres morts ressuscités.

Ne croyez pas qu'en plein jour, quand l'Eglise est ouverte, les choses s'y passent d'une manière moins extraordinaire. A voir la foule ardente qui trépigne autour du Golgotha ; et tant d'âmes pieuses qui se prosternent tour à tour sur le tombeau et qui baisent avec respect les traces de J.C. ; on dirait que le sang coule encore ; et que les contrastes, les contradictions, les phénomènes étranges que l'Evangile nous raconte, continuent à se produire sur les mêmes lieux. Les gens, les Coptes, les Arméniens, les Russes, les Catholiques, divisés entre eux, se disputent à qui rendra le plus d'hommages au Sépulcre de J.C. ! Ils entretiennent d'innombrables lampes qui brûlent jour et nuit ; et ne se rappellent pas ce qui doit éternellement brûler devant l'autel, c'est l'huile de la charité ! Cependant si Dieu a permis le malheur de ces schismes, ne doutons pas qu'il saura consoler l'Eglise, en marquant l'heure de la réconciliation. Je me répète, il me semble impossible que des chrétiens qui se rencontrent au tombeau de Jésus-Christ, ne finissent par s'y unir dans le nœud de la charité. Prions, mes chères sœurs, pour

la conversion de ces pauvres chrétiens égarés, afin qu'ils se reposent comme nous, avec amour et sécurité, sous la houlette de St Pierre.

On m'a montré, parmi les antiques trésors du St Sépulcre, l'épée de Godefroy de Bouillon. Je l'ai baisée, parce que c'est une épée chrétienne. J'avoue cependant que j'aurais plus volontiers baisé l'épée de Simon-Pierre, celle avec laquelle il a coupé l'oreille de Maletus. Mais on ne sait pas ce qu'elle est devenue. Je pense qu'après la violente scène de Gethsémani, les soldats l'auraient arrachée des mains de l'apôtre. Dans ce cas, ils l'ont probablement portée dans leur caserne, et nous la retrouverons dans les fouilles du prétoire de Ponce Pilate.

Ce sera une précieuse relique ; car l'épée de St Pierre ne se rouille pas. Elle servira merveilleusement au Supérieur de N.D. de Sion qui est si souvent obligé de couper, de trancher et de tailler dans le vif.

Vous voulez, chères enfants, que je vous parle aujourd'hui du jardin et de la montagne des Oliviers. Déjà j'y suis allée plusieurs fois ; car de la maison où je demeure, au pied du Mont Sion, il y a à peine une demi heure de marche jusqu'au torrent du Cédron dont le lit desséché borde le Jardin des Olives. Malgré cette courte distance, la route est fatigante, à cause des sentiers rocailleux qu'il faut traverser pour descendre dans la vallée ; et encore, à cause des émotions qui, à chaque pas, vous arrêtent et vous épuisent. A moitié chemin, on passe devant le plateau où St Etienne a été lapidé ; plus loin se découvre la lugubre vallée de Josaphat ; puis, les restes du vieux pont du torrent où l'on voit fortement imprimées sur une pierre, les traces du genou de Jésus-Christ. Enfin on arrive à une sorte d'entablement large et poli, que la nature a creusé dans le roc, et qui a la hauteur et la forme d'un divan. C'est là, à l'entrée même du Jardin, que J.C. a dit à ses apôtres : asseyez-vous ici ; pendant que je vais prier. Faut-il tout vous raconter, chères enfants. Je vous avouerai donc que, fatigué plus qu'à l'ordinaire, je me suis moi-même d'abord assis ; puis étendu sur ce banc de pierre ; et j'allais m'endormir, quand tout à coup je me suis éveillé en sursaut, au souvenir de cette parole : Veillez et priez ; car vous ne savez ni le jour ni l'heure !

La montagne des Olives n'est pas haute ; c'est une guirlande de mamelons arrondis avec grâce ; et sans aucune aspérité, qui regarde face à face le temple de Salomon, à travers la vallée, et domine tout Jérusalem.

Derrière, à quelques lieues, coule le Jourdain ; et au dessous d'elle se lève le soleil. On a marqué la place où Jésus Christ a pleuré ; plus loin et plus haut est la place où il est monté au ciel. C'est sur le versant qui regarde Jérusalem, à la lisière qui la termine au torrent du Cédron, que se trouvait le Jardin des Olives. Je dis qu'il s'y trouvait ; car ce jardin sacré, aussi bien que la montagne, est presque tout à fait dépouillé. Il a couvert de leur ombrage le Sauveur du monde ; ils ont été peut-être arrosés de ses larmes ; en tout cas, J.C. les a touchés ; car ils sont devenus immortels. Rien n'est plus vénérable que l'aspect de ces vieux oliviers. Ils sont les patriarches de la montagne, les rois légitimes de la vallée ; vieux comme les Juges de l'Ancien Testament ; mais ils ne meurent pas ; ils ne mourront pas. Ils sont réservés, comme Hénoch et Elie, pour rendre témoignage aux derniers jours du monde.

Les pensées du Jugement universel frappent vivement l'esprit, au pied de la montagne des Olives ; car le jardin se perd dans la vallée qui, en se prolongeant, et en s'élargissant, prend le nom de vallée de Josaphat [...] à l'entrée de la vallée de Josaphat, tout près de la grotte de Gethsémani, se trouve le tombeau de la Ste Vierge, au fond d'une église souterraine. Je me suis dit : au grand jour du jugement, cette tombe qui a servi de marche pied de l'Assomption, deviendra un trône de grâce. Ceux qui aiment la Vierge, ceux qui s'attachent à elle comme des enfants à leur mère, ceux qui mettent en elle leur confiance ; les enfants de Marie, ceux-là ne périront pas ; ils ne trembleront pas devant le souverain Juge ; ils auront une avocate ingénieuse et tendre ; une protectrice puissante et miséricordieuse qui les couvrira de son égide pendant les orages et les dernières convulsions du monde. Donc j'ai marqué ma place, et celle de ma famille sionienne, auprès du tombeau de Marie, et je suis revenu tout plein de pensées consolantes. Je suis retourné le lendemain au Jardin des olives, avec quelques une de nos sœurs qui avaient besoin de prendre l'air. Nous avons fait le chemin de la croix ; puis nous avons visité la grotte de l'agonie qui est éloignée d'un jet de pierre du lieu où les apôtres se sont arrêtés. C'est une vaste excavation dans la base d'un rocher. Une petite lampe sur un simple autel de bois brûle à la place où le Divin Sauveur était prosterné quand le sang débordait de ses pores. Dans ce sanctuaire des douleurs humaines et divines, on ne peut pas prier ; on ne peut que se prosterner avec Jésus-Christ ; on voudrait avoir aussi du sang à donner ; mais on dit : Père que votre volonté soit faite, et non la mienne ! Cependant je portais et je sentais tous mes enfants dans mon cœur ; et je les unissais étroitement comme je le fais tous les jours, à la grâce du pèlerinage [...] C'est le 25 ou le 26 de ce mois que je remettrai en mer [...]

Renouvelez les prières que vous faites pour moi et qui m'ont été si utiles. Recevez en retour mes plus tendres et paternelles bénédictions.

Votre Père Théodore Ratisbonne